

Le regard des écrivains et des intellectuels hongrois sur les révolutions russes de 1917 : une « illusion d’optique » ?¹

ESZTER BALÁZS

Le présent article analyse le retentissement et les répercussions des révolutions russes de 1917 dans la partie hongroise de la Monarchie et leurs conséquences sur les politiques intérieure et extérieure, à partir de l’étude d’un grand nombre d’articles de la grande presse et de la presse littéraire nationales. Il étudie les réactions immédiates des écrivains et des intellectuels hongrois², leur influence sur l’opinion publique, la construction et l’évolution de leurs discours. Cette question a été peu explorée jusqu’à présent et reste encore très lacunaire.

1. Cette étude a été réalisée grâce à une bourse de recherche János Bolyai de l’Académie hongroise des sciences. L’expression « illusion d’optique » est empruntée à l’article suivant : Zsigmond Szöllősi, « Az orosz robbanás » [L’explosion russe], *Vasárnapi Újság*, 12, 25 mars 1917, p. 188. Une version plus courte de cet article a paru en hongrois sous le titre : “Szinte csodás krízis”. A februári orosz forradalom értelmiségi fogadtatása Magyarországon 1917-ben [“Une crise presque fabuleuse”. La réception de la révolution russe de Février par les écrivains et les intellectuels en Hongrie en 1917], *Történelmi Szemle*, 3, 2018, p. 443-457.

2. Cette étude se limite donc à la partie hongroise de la Monarchie que nous désignerons pour simplifier par la Hongrie.

De l'objet de commémoration au sujet de recherche

Il n'était pas possible de critiquer le mythe fondateur du système soviétique dans la Hongrie communiste. Cette situation perdura jusqu'en 1990. C'est pourquoi la réception des révolutions de 1917 reste encore assez méconnue et de plus elle est complexe à reconstituer. À l'époque socialiste, plusieurs études ont été menées sur la révolution d'Octobre au niveau local, à Budapest et dans quelques villes. Les cercles sociaux-démocrates radicalisés ont amplement traité le sujet, et pour cause : certains de leurs membres avaient pris part à la refondation du premier parti communiste hongrois le 24 novembre 1918³. Il manque cependant une analyse approfondie et systématique des réactions suscitées par la révolution de Février au sein d'autres forces politiques, qui se trouvaient alors au pouvoir ou dans l'opposition, que ce soient les sociaux-démocrates modérés ou la nouvelle droite émergente, populiste et antisémite⁴.

Le tableau reste également confus en ce qui concerne les écrivains et les intellectuels. Un recueil de documents daté de 1917 a paru en 1957, puis en 1977 : le premier volume portait sur la presse et le second sur les intellectuels. Cette sélection d'écrits relatifs aux commémorations officielles est typique de l'ère communiste qui abordait la question avec les œillères du régime⁵. Le principal ouvrage d'histoire littéraire dédié au « réveil de la littérature hongroise entre 1914 et 1919 », édité en 1957, réédité en 1969, est marqué par

3. Voir par exemple Ferenc Mucsi, *Az első orosz forradalom és magyar munkásmozgalom* [La première révolution russe et le mouvement ouvrier hongrois], Budapest, Párttörténeti Intézet, 1956.

4. Ferenc Mucsi, *Magyarország útja az októberi forradalomban* [La route de la Hongrie jusqu'à la révolution d'Octobre], Budapest, Akadémiai, 1967 ; *Id.*, *A Nagy Októberi Szocialista Forradalom és a magyar belpolitikai ellentétek kiéleződése, 1917 november – 1918 február* [La grande révolution socialiste d'Octobre et l'intensification des oppositions], Budapest, Akadémiai, 1968.

5. László Remete (éd.), *Így látták a kortársak, az 1917-18-as magyarországi sajtó az orosz proletárforradalomról* [C'est ainsi que les contemporains l'avaient vue : la presse hongroise de 1917-1918 sur la révolution prolétaire russe], Budapest, Kossuth, 1957. *Id.*, *Így látták a kortársak. Magyar írók, költők, publicisták a Nagy Októberről, 1917-1919* [C'est ainsi que les contemporains l'avaient vue : écrivains, poètes, publicistes sur la grande révolution d'Octobre, 1917-1919], Budapest, Kossuth, 1977.

cette orientation idéologique⁶, une approche partielle qui n'a rien de surprenant. György Lukács, philosophe marxiste, témoin direct de l'impact des révolutions russes, engagé dans la République des Conseils de Hongrie en 1919, puis dans la stalinisation de la Hongrie à partir de 1948, soulignait déjà en 1949 que l'année 1917 avait été incontournable pour les intellectuels hongrois. Ainsi, cet horizon indépassable était l'indice d'un tabou qui perdura jusqu'à l'effondrement du régime⁷. Depuis 1989, la question suscite moins d'intérêt, mais elle est abordée de façon plus objective. Les commémorations favorisent les études scientifiques sur la Russie de 1917 vue d'Europe et permettent de mieux comprendre « la vague révolutionnaire » qui se propagea chez les vaincus de 1918 à 1919⁸. Cet article offre un panorama global de la situation, tout en soulignant les divergences entre les prises de position des écrivains et des intellectuels en 1917.

L'ennemi russe vu par les Hongrois pendant la Première Guerre mondiale

La Russie révolutionnaire polarisa l'opinion publique en Europe : elle renforçait les espoirs de paix, mais elle suscitait aussi des sentiments contrastés, de la fascination et de l'admiration ou au contraire la crainte. La presse de la Triple-Entente avait salué la révolution de Février, espérant qu'elle serait le prélude à une démocratisation de la Russie, mais elle était réticente à l'idée d'un désengagement de la grande alliée dans la guerre⁹. En revanche, Berlin et Vienne espéraient l'effondrement du front de l'Est, ce qui

6. Farkas József, « *Robanunk a forradalomba* ». *A modern magyar irodalom útja (1914-1919)* [“Nous courons vers la Révolution”. Le chemin de la littérature moderne hongroise (1914-1919)], Budapest, Bibliotheca, 1957 (2^e éd. révisée, 1969).

7. György Lukács, « Elnöki székfoglaló beszéd » [Discours inaugural], *Irodalomtörténet*, 1949, p. 24.

8. En ce qui concerne les Allemands, voir Hans-Ulrich Wehler, *A második harmincéves háború* [La deuxième guerre de Trente ans], in Stephan Burgdorff & Klaus Wiegrefe, *Az első világháború. A XX. század öskatasztrofája*, Budapest, Napvilág, 2010, p. 31.

9. Voir sur la Grande-Bretagne : <http://www2.warwick.ac.uk/services/library/mrc/explorefurther/digital/russia> (consulté le 26 février 2018) ; Éric Aunoble, « 1917 vu de France, prudence et méfiance », *L'Histoire* : <http://www.lhistoire.fr/1917-vu-de-france-prudence-et-mefiance> (consulté le 28 février 2018).

allait en effet se produire l'année suivante. La révolution de Février eut une grande influence sur les politiques intérieures et extérieures européennes, mais aussi au sein des armées où les espoirs de paix conduisirent à des fraternisations entre les soldats¹⁰.

Le mardi 13 mars 1917, les journaux hongrois firent mention pour la première fois de la révolution de Février¹¹. Trois jours plus tard, le 16 mars, emboîtant le pas de la presse européenne, ils prenaient acte du triomphe de la Révolution, dont les conséquences allaient faire la une des journaux pendant plusieurs mois. L'événement fut salué, indépendamment de toute orientation politique. La chute de l'autocratie russe était considérée comme une issue heureuse, quoique inattendue, à la « guerre des civilisations » qui faisait rage depuis le début de la Première Guerre mondiale. « L'Autriche-Hongrie civilisée » se défendait contre « la Russie barbare » qui voulait la dépecer. Les sentiments antirusse dominèrent la scène politique et l'opinion publique hongroise jusqu'à l'effondrement de la Russie tsariste en 1917. Ils étaient ancrés dans un passé ancestral : une grande méfiance subsistait à l'égard du voisin slave, depuis que ce dernier était intervenu dans la guerre d'indépendance hongroise de 1848-1849 pour écraser les révolutionnaires. Cette critique se transforma bientôt en haine, nourrie par la peur de l'invasion du « fantôme russe¹² », une peur alimentée par la Russie elle-même. Dès septembre 1914, le ministre des Affaires étrangères russes évoquait le partage en trois de la Monarchie, puis son « émiettement¹³ » au début de l'année 1915. C'est

10. Sur la Monarchie, voir Manfred Rauchensteiner, *The First World War and the End of the Habsburg Monarchy*. Wien, 2014, p. 702-703 ; József Galántai, *Magyarország az első világháborúban* [La Hongrie dans la Grande Guerre], 2^e éd., Budapest, Akadémiai, 1988, p. 377-378.

11. Anonyme, « Lázadás Oroszországban » [Révolte en Russie], *Világ*, 71, 13 mars 1917, p. 3. La révolution de Février a triomphé et les premiers soviets se sont formés.

12. Voir par exemple R. [László Ravasz], « A békeajánlat sorsa » [Le sort de la proposition de paix], *Protestáns Szemle*, 1^{er} janvier 1917, p. 68. Les expressions « fantôme russe » et « colosse russe » ont figuré dans la grande presse jusqu'en janvier 1917, soit jusqu'à la veille de la première vague révolutionnaire.

13. Ignác Romsics, « A nagyhatalmak és az Osztrák-Magyar Monarchia felbomlása » [Les grandes puissances et la décomposition de la Monarchie austro-hongroise], in Béla Thomka (éd.), *Az első világháború következményei Magyarországon*, Budapest, Országgyűlés Hivatala, 2015, p. 28-29.

dans cette atmosphère hostile que le comte Gyula Andrassy fit paraître son ouvrage intitulé *Qui est responsable du déclenchement de la guerre ?* au printemps 1915. L'auteur, politicien libéral, accusait la Russie de mener « une guerre offensive » contre la Monarchie austro-hongroise. Le livre connut un certain succès bien au-delà des cercles partisans de la guerre¹⁴.

Cependant, les différents partis politiques n'avaient pas les mêmes raisons de souhaiter la disparition de la Russie tsariste. La gauche sociale-démocrate, en dehors du Parlement, haïssait l'oppresser du peuple et des libertés, de même que les sociaux-démocrates allemands alignés sur les positions de Marx et pour lesquels la Russie incarnait la réaction¹⁵. Par ailleurs, les conservateurs libéraux hongrois au pouvoir, les dirigeants et les journalistes allemands¹⁶ appelaient à écraser « le barbarisme de l'Est ».

Le pouvoir politique et militaire étaient la cible principale de ce ressentiment antirusse très répandu parmi les soldats. L'écrivain Géza Csáth, mobilisé sur le front du Nord, écrit : « Cette guerre avait été annoncée dans le *Roman du siècle prochain*¹⁷, comme l'aboutissement logique du différend russo-hongrois. Elle est sublime et sacrée, car elle est investie d'une glorieuse mission, celle d'écraser et de refouler le tsarisme russe. [...] Notre minorité démocrate, intelligente et tenace vaincra le despotisme belliqueux qui dévore ses hommes¹⁸ ». Or depuis peu on observait une effervescence sociale russe dans la Monarchie et en Allemagne. On espérait qu'elle affaiblirait l'armée russe, qui semblait invincible en raison de

14. Voir M.-H. [Károly Méray-Horváth], « A háború oka és célja (Gróf Andrassy Gyula: Kinek a büne a háború ?) » [La cause et le but de la guerre (Comte Gyula Andrassy : Qui est responsable de la guerre ?)], Budapest, Franklin, 1915, compte rendu, *Huszadik Század*, 1916, p. 151-153.

15. Sur les sentiments anti-russes des sociaux-démocrates allemands, voir Lucian Boa, *Vesztesek és győztesek. Az első világháború újraértelmezése* [Vaincus et vainqueurs. La réinterprétation de la Première Guerre mondiale], Budapest, CSIK, 2015, p. 52.

16. Jeffrey Verhey, *The Spirit of 1914. Militarism, Myth and Mobilization in Germany*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 118.

17. Un roman de Mór Jókai, grand écrivain hongrois du XX^e siècle.

18. Lettre à Sándor Rajz (19 octobre 1914), in Géza Csáth, *Emlékirataim a nagy évről. Háborús visszaemlékezések és levelek* [Mes mémoires de la grande année. Souvenirs de guerre et lettres], Szeged, Lazi, 2005, p. 158.

sa taille gigantesque¹⁹. Grâce à la révolution de Février, la diminution des offensives militaires sur le front de l'Est devenait probable. C'est la raison pour laquelle, le Parlement hongrois publia en mars 1917 un communiqué accueillant favorablement la Révolution russe²⁰.

La révolution de Février vue par les écrivains et les intellectuels hongrois

« L'écrasement du système tsariste est une avancée pour l'humanité comme pour la Hongrie ». Ignotus, le rédacteur en chef de la revue littéraire moderniste *Nyugat* (Occident), formula cette idée dans le quotidien progressiste *Világ* (Monde)²¹ ; une idée longtemps partagée par la majorité de la presse et des partis politiques, ainsi que par la plupart des écrivains et intellectuels. Jenő Rákosi, à la tête du quotidien conservateur *Budapesti Hírlap* (Journal de Budapest), exprime un point de vue similaire : « Il est possible que la révolution sanglante qui balaye les rues de Saint-Petersbourg soit la première messagère de la paix en Europe et dans le monde entier²² ». Des poètes défendaient la même ligne : Géza Gyóni, un poète-soldat apprécié dans les cercles conservateurs, publia plusieurs poèmes révolutionnaires au printemps 1917, alors qu'il était prisonnier dans le camp de Krasnoïarsk, en Sibérie, quelques mois

19. Tibor Hajdu & Ferenc Pollmann, *A régi Magyarország utolsó háborúja (1914-1918)* [La dernière guerre de la Hongrie ancienne], Budapest, Osiris, 2014, p. 286. L'écrivain d'avant-garde Lajos Kassák affirme dans son roman biographique que la Monarchie diffusa très tôt des articles de presse tendentieux sur une possible révolution russe pour remonter le moral des soldats hongrois. (Lajos Kassák, *Egy ember élete* [La vie d'un homme], vol. II, Budapest, Magvető, 1983, p. 190.) Plusieurs articles sur une prétendue effervescence russe semblent confirmer les propos de Kassák. (Anonyme, « Az oroszok helyzete » [La situation des Russes], *Budapesti Hírlap*, 194, 14 août 1914, p. 4.)

20. Lajos Varga, *Háború, forradalom, szociáldemokrácia Magyarországon (1914-1919)* [Guerre, révolution, sociale-démocratie en Hongrie (1914-1919)], Budapest, Napvilág, 2010, p. 93.

21. Ignotus, « Az orosz forradalom » [Révolution russe], *Világ*, 76, 18 mars 1917, p. 1-2.

22. [Jenő Rákosi], « Forradalom ? » [Révolution ?], *Budapesti Hírlap*, 71, 13 mars 1917, p. 1.

avant de mourir des suites du typhus²³. Son célèbre poème « Az utolsó tánc » (« La dernière danse ») fait l'éloge de la Révolution, seule capable de mettre un terme à la guerre, au despotisme et à la superstition²⁴. Un autre chantre de la guerre, Menyhért Kiss, qui n'avait pas été mobilisé, félicita le moujik d'avoir écrasé « l'idole d'argile²⁵ ». Ces propos lui seront vivement reprochés par la suite. En effet, sous le régime contre-révolutionnaire de Horthy, l'écrivain défendra un nationalisme ethnique virulent : « Quelle douloureuse déception d'apprendre qu'il a glorifié la Révolution russe dans sa poésie. Plus tard, il a pris ses distances avec ce monstre²⁶ ».

Dans les milieux intellectuels pacifistes, on écrivait aussi des poèmes enflammés pour célébrer la victoire : Zoltán Somlyó, poète de la revue du sionisme culturel *Múlt és Jövő* (Passé et Futur) se réjouissait de la chute du tsar²⁷ – une aspiration que les communautés juives d'Europe partageaient plus ou moins ouvertement. Dans son journal intime, le jeune poète transylvanien, Sándor Reményik, l'une des nombreuses personnes à exprimer à partir 1917 son horreur de la guerre, établit un lien de cause à effet entre la fin de l'autocratie et la rédemption humaine²⁸.

La lecture des journaux intimes et des correspondances révèle une approche émotionnelle des événements de Février qui n'apparaît pas dans les autres écrits. Les auteurs étaient galvanisés par la nouvelle de la Révolution russe. En mars 1917, l'écrivain Béla Balázs, auteur du libretto de l'opéra *Prince de bois* de Béla Bartók, écrivit à son ami le philosophe György Lukács, marié à la peintre

23. Géza Gyóni, *Rabságban. Utolsó versek (1915-1917)* [En captivité. Derniers poèmes (1915-1917)], Budapest, Athenaeum, 1919. Ces poèmes ont été publiés à titre posthume.

24. Tibor Hajdu, « Katonák, hivatásos tisztek szerepe a magyar és az orosz forradalmakban (1917-1921) » [Soldats et officiers professionnels dans les révolutions hongroises et russes (1917-1921)], *Történelmi Szemle*, 4, 2009, p. 533.

25. Menyhért Kiss, « Hol van Márczius ? » [Où est le mois de mars ?], in Sándor Hangay, Menyhért Kiss & Gábor Oláh (éd.), *Háborús versek*, 1917, Budapest, Lampel, p. 48-50.

26. Jenő Pintér, « Bírálatok » [Critiques], *Irodalomtörténet*, 1929, 5-6, p. 192.

27. Zoltán Somlyó, « Hol van a cár ? » [Où est le tsar ?], *Borsszem Jankó*, 17, 29 avril 1917, p. 6.

28. Sándor Reményik, « Forradalom » [Révolution], *A Hét*, 16, 22 avril 1917, p. 247.

révolutionnaire Jelena Andreievna Grabenko – tous deux membres du cercle budapestois des penseurs idéalistes, le *Cercle du dimanche* : « Vous devez être très excités ! J'embrasse Lena pour les Russes !!!! C'est magnifique²⁹ ! ». Cet enthousiasme était partagé par les élites politiques et l'opinion publique dans la Monarchie et en Allemagne. Personne ne pouvait prévoir les suites de la révolution de Février, mais une paix séparée avec la Russie sur le front et à l'arrière semblait désormais possible³⁰.

Ignotus poursuit sa réflexion dans la revue *Világ* : « Ce qui se passe en Russie est une étape logique, c'est l'émergence d'une liberté universelle dans les affres de la guerre mondiale. Cette liberté des peuples va naître de la Révolution russe. Il faut souhaiter son triomphe car elle est dans l'intérêt des Hongrois ». Les cercles de gauche et les progressistes étaient convaincus que la paix et la démocratie étaient indissociables. Mais dans les semaines suivantes, les intellectuels conservateurs et libéraux proches du pouvoir³¹ prirent leurs distances avec cette interprétation : la vague révolutionnaire risquait d'emporter l'adhésion des minorités de la Hongrie historique et de renforcer les partisans de l'élargissement du droit de vote, un objectif affiché avec prudence par l'opposition parlementaire (les « Indépendants³² ») ou extra-parlementaire (les sociaux-démocrates). Depuis août 1916, la réforme du droit de vote était devenue un sujet d'actualité brûlant car la Hongrie était très en retard en Europe en ce qui concerne les droits des classes populaires : à cette époque environ 5% de la société disposait d'une

29. Lettre de Béla Balázs à György Lukács (mars 1917), in Éva Karádi & Erzsébet Vezér (éd.), *A Vasárnapi kör. Dokumentumok* [Le Cercle du Dimanche. Documents], Budapest, Gondolat, 1980, p. 141.

30. Rauchensteiner, *The First World War and the End of the Habsburg Monarchy*, *op. cit.*, p. 700.

31. Les élites au pouvoir en Allemagne ne partageaient pas cette peur des élites politiques hongroises. Dès le 9 septembre 1914, le chancelier Bethmann Hollweg formulait l'objectif suivant : éloigner la Russie des frontières allemandes en brisant son oppression sur les petits peuples. Voir Lucian Boa, *Vesztesek és győztesek. Az első világháború újraértelmezése*, *op. cit.*, p. 44.

32. En décembre 1916, la question du droit de vote des « héros » est apparue sur l'agenda de l'opposition parlementaire, mais le projet de loi sur le droit de vote allait être repris seulement un an plus tard, en décembre 1917. Voir Lajos Varga, *Háború, forradalom, szociáldemokrácia Magyarországon (1914-1919)*, *op. cit.*, p. 88 et 138.

représentation politique et toute idée de réforme était bloquée car la question de l'élargissement du droit de vote était directement liée à celle de l'extension des droits des nationalités. Au printemps 1917, les conditions étaient réunies pour que se produise une convergence de ces deux revendications. La Révolution russe signifiait la démocratisation et le triomphe de la République, mais plus encore, elle impliquait « l'autonomie nationale ». Et en effet, le président Wilson, après l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril, avait inscrit cette idée dans ses propositions de refondation d'un nouveau système européen. Ces évolutions de la politique internationale affaiblissaient la Monarchie multiethnique³³.

Cependant, les conservateurs libéraux hongrois au pouvoir devaient affronter les conséquences des événements en Russie. La question de la réforme du droit de vote allait dominer les débats parlementaires hongrois au printemps 1917, provoquant la chute du gouvernement d'István Tisza et la mise en place d'un bloc en faveur de la réforme du droit de vote. István Tisza, opposé à la politique pacifiste et aux projets de réforme initiés par le nouvel empereur Charles IV, démissionna le 23 mai. Le journal satirique *Borsszem Jankó* proclamait en avril 1917 : « L'opposition connaît sa première victoire grâce à la Révolution russe³⁴ ». Au début du mois de mai, la revue conservatrice *Magyar Figyelő* notait que « le grand feu de liberté allumé en Russie avait embrasé le clair-obscur de la vie politique hongroise en sommeil et provoqué ainsi des débats sur la démocratie³⁵ ». Quelques mois plus tard dans la même revue, l'idéologue conservateur Mihály Réz ne cachait pas sa déception, attribuant l'avancée du bloc réformiste hongrois à une croyance répandue, mais sans fondement à ses yeux, selon laquelle la Révolution russe avait provoqué une « vague mondiale démocratique³⁶ ».

33. Rauchensteiner, *The First World War and the End of the Habsburg Monarchy*, *op. cit.*, p. 705.

34. Andor Kun, « Der Zar wird sich kratzen vagy Minden sikerülhet csak vezér ne legyen benne » [Tout peut réussir, pourvu que le chef ne soit pas là], *Borsszem Jankó*, 14, 8 avril 1917, p. 12.

35. Anonyme, « Demokrácia és a magyarság » [La démocratie et les Hongrois], *Magyar Figyelő*, avril-juin 1917, p. 203.

36. Mihály Réz, « A demokrácia és a magyarság » [La démocratie et les Hongrois], *Magyar Figyelő*, juillet-septembre 1917, p. 145-147.

La guerre accouchant de la Révolution et des libertés

Le sociologue Oszkár Jászi, qui dirigeait la revue des sciences sociales *Huszadik Század* (Vingtième Siècle), était une figure emblématique des radicaux bourgeois progressistes. Il reformula les propos d'Ignatius sur « la liberté mondiale issue de la guerre mondiale » dans son article intitulé « Ex Oriente lux ! ». L'auteur ne cache pas son admiration pour « la logique du progrès créatif qui bat dans l'utérus du chaos sanglant » et pour « la dialectique auto-destructrice de la guerre³⁷ ». Il se réfère sans les nommer à Marx et à Engels. Les déclarations de Jászi montrent que les écrivains et intellectuels progressistes voyaient dans la révolution de Février une réalisation de la vision téléologique de la guerre comme « accoucheuse de libertés ».

Dans un autre article intitulé « Teremtő fejlődés » (« Progrès créateur »), Jászi suggère des interprétations contradictoires – à la fois rationnelles et gnostiques – de la Révolution issue de la guerre : « Le cataclysme a un sens, une orientation, un logos » et en même temps « c'est une force diabolique tournée au service du mal mais qui paradoxalement conduit vers le bien³⁸ ». « Les révolutions de 1917 [...] donnèrent l'occasion aux écrivains et aux intellectuels hongrois progressistes de réconcilier le rêve et la réalité³⁹ », comme elles avaient permis de le faire aux intellectuels socialistes français.

Qui pourra prédire la Révolution russe ?

Cette approche gnostique de Jászi fut mal accueillie dans son propre cercle. Son point de vue semblait n'être qu'« un nouveau *sacrificio dell'intelletto* devant l'idole ignoble de la guerre⁴⁰ ». La révolution ne représente pas toujours un progrès et peut se transformer en violence. Mais selon Jászi, elle acquiert sa légitimité par l'engagement et le sacrifice des intellectuels. Ce débat montre les divergences entre l'approche rationaliste et l'approche émotion-

37. Oszkár Jászi, « Ex Oriente lux ! », *Világ*, 82, 25 mars 1917, p. 1.

38. Oszkár Jászi, « Teremtő fejlődés », *Világ*, 94, 8 avril 1917, p. 1-2. Jászi écrivit en 1915 que la guerre était l'« accélérateur cosmique » du progrès qui aboutirait à la fin de l'hégémonie européenne. Voir Oszkár Jászi, « Az új nemzetköziség felé » [Le progrès créateur], in *Ibid.*, *Múlt és jövő határán*, p. 76-77.

39. Christophe Prochasson, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Le Seuil, Paris, 1993, p. 181.

40. Jászi, « Ex Oriente lux ! », art. cit., p. 1.

nelle, bien que les deux parties se soient mutuellement accusées d'« éruption lyrique⁴¹ ». Les nouvelles en provenance de Russie étaient incertaines, les Hongrois s'inquiétaient du caractère éphémère et chaotique des informations. Certains préféraient parler de « croyance⁴² » ou d'« illusion d'optique⁴³ ». L'approche émotionnelle dominait, et elle se doublait d'une très forte aspiration à la paix.

L'admiration de Jászi pour la révolution de Février divisa les progressistes. Lajos Hatvany, écrivain et mécène de la revue littéraire *Nyugat*, remarque que Jászi et ses proches se réjouissent un peu trop vite en considérant la Révolution russe comme un remède universel à la souffrance et confondent selon lui « *evolutio* et *revolutio*⁴⁴ ». Hatvany rappelle qu'elle est faite par des hommes et motivée par des estomacs vides⁴⁵. Il invite ses collègues de Pest à rester attentifs car il n'est pas exclu qu'une dictature ou une contre-révolution s'en suive. Hatvany se déclare sceptique à la manière de Swift : il l'aborde sans trop d'illusions tout en reconnaissant que c'est l'événement le plus important de ces dernières décennies. Mais selon lui, l'élément capital n'est pas le nouvel ordre qui viendra avec sa cohorte de nouvelles injustices, mais la conjoncture militaire devenue favorable aux pouvoirs centraux. Ainsi, Hatvany critique l'engouement lyrique que suscite la Révolution. Il considère que Jászi « est guidé par son tempérament plutôt que par ses réflexions. Il prend ses mots et ses images pour des pensées [...] ». Hatvany suggère d'écouter plutôt le poète Mihály Babits⁴⁶, « un chef de file plus sage que le biologiste ou le sociologue le plus expérimenté, car c'est poète, un très bon poète [...] ». Il préfère s'en remettre à la vision du poète plutôt qu'à celle du savant souvent doctrinaire et utopique. En septembre 1917, Hatvany dénonce la « bêtise guerrière » de Jászi qui affirme que le conflit est une loi

41. Jászi, « Teremtő fejlődés », art. cit., p. 2. Voir pour la France, Christophe Prochasson, *Les intellectuels...*, *op. cit.*, p. 181.

42. Dezső Kosztolányi, « Orosz köztársaság » [République russe], *Nagyváradi Napló*, 20 mars 1917, p. 2.

43. Zsigmond Szöllösi, « Az orosz robbanás », art. cit., p. 188.

44. Lajos Hatvany, « A kétféle természet » [Double nature], *Pesti Napló*, 89, 3 avril 1917, p. 2.

45. *Ibid.*

46. Auteur de plusieurs poèmes pacifistes dont « Fortissimo » qui avait fait scandale juste avant même la Révolution.

naturelle permettant le progrès de l'humanité⁴⁷. Il pressent au contraire la possibilité de « nouveaux meurtres de masse qui mettraient fin à tout espoir ». Le débat entre Jászi et Hatvany reflète les divisions à l'intérieur du camp des progressistes. Tous s'accordent sur le fait que la révolution de Février est le meilleur moyen de mettre un terme à la guerre et d'encourager un mouvement de démocratisation. Leur désaccord porte sur le sens profond de la Révolution et sur ses conséquences.

Le progrès sur le plan des révolutions

Le 1^{er} avril, Ignotus déclarait aussi que la Révolution russe, en tant que première révolution sociale-démocrate, était un « progrès sur le plan des révolutions⁴⁸ ». Le journaliste libéral Zoltán Szász (qui écrivait dans les colonnes de *Pesti Hírlap* et *Új Idők*) accueillit avec enthousiasme « le printemps des droits humains⁴⁹ ». Oszkár Jászi se réjouissait de voir la Russie « apporter de nouvelles couleurs à la palette démocratique », comme l'autonomie des nationalités, l'émancipation des femmes et la distribution des terres. Quelle que fût l'issue de la guerre, il ne doutait pas d'une paix imminente et espérait que le nouvel État russe deviendrait « la forteresse imprenable du progrès humain ».

Cette image de la Russie progressiste est indissociable de celle des « deux Russies », l'une foyer de la littérature moderne et l'autre symbole de l'oppression tsariste, un dédoublement permettant de distinguer la Russie politique, ennemie de la Monarchie, de la Russie intellectuelle à vocation universelle⁵⁰. L'émigration intérieure des écrivains russes joua un grand rôle dans le développement d'une « mystique russe ». Le critique de la revue *Nyugat*, Aladár Schöpflin, avait mis en évidence ce phénomène à la fin de l'année 1914⁵¹. L'écrivain de Gábor Oláh qui, comme Schöpflin,

47. Lajos Hatvany, « Ötvenezer könyv, hétmillió halott (Írók, tudósok és pacifisták) VII » [47 50 000 livres, sept millions de morts (Écrivains, savants et pacifistes)], *Pesti Napló*, 219, 2 septembre 1917, p. 1-2.

48. Ignotus, « Két egy félhét forradalom » [Une révolution de deux semaines et demi], *Világ*, 88, 1^{er} avril 1917, p. 1-2.

49. Zoltán Szász, « Az entente lefegyverzése » [Le désarmement de l'Entente], p. 1.

50. Ce discours des écrivains russes fut repris en partie par les écrivains hongrois.

51. Aladár Schöpflin, « Az orosz rejtelem » [Le mystère russe], *Nyugat*, 16 novembre 1914, p. 467-471.

n'avait pas été mobilisé, aborda le sujet au début de l'année 1915 : les écrivains russes par leur humanisme et leur désir d'un monde meilleur n'étaient-ils pas les révélateurs de l'âme ? Ces propos montrent à quel point les membres de *Nyugat* étaient attachés à la littérature russe⁵². Dans un livre paru en 1916, le chanoine Béla Túri dresse un parallèle entre les « deux Russies » et « la double âme russe⁵³ ». Les Hongrois rejoignaient ainsi les positions de certains intellectuels français et, dans une moindre mesure, anglais, qui défendaient l'idée des « deux Allemagnes⁵⁴ ». À Berlin, à Vienne et à Budapest, on faisait de même en distinguant le génie de Shakespeare de la « perfide Albion⁵⁵ ».

À l'opposé des optimistes, le conservateur Jenő Rákosi déniait à la Russie toute possibilité de progrès, réfutant le terme de « démocratisation » utilisé pour décrire les bouleversements qui la secouaient. Si la liberté impliquait la démocratie, en revanche il constatait l'échec des démocraties occidentales à maintenir la paix et mettait en doute le lien automatique établi de l'une à l'autre.

Vers la dictature et la contre-révolution ? Comparaison avec la Révolution française

Dans un poème d'avril 1917, en écho à celui de János Batsányi de 1789 qui incitait les nations européennes à tourner leur regard vers Paris, la poétesse pacifiste Zseni Várnai écrivait : « À présent on regarde vers Saint-Pétersbourg avec les yeux brûlés⁵⁶ ». Elle n'était pas la seule à faire cette comparaison plus ou moins implicite. Ignóus n'excluait pas une évolution sur le modèle de la Révo-

52. Gábor Oláh, « Háború és háborús költészet III » [Guerre et poésie de guerre], *Új Nemzedék*, 14 février 1915, p. 11.

53. Béla Túri, *A háború belülről nézve* [La guerre vue de l'intérieur], Budapest, Élet, 1916.

54. Voir Rainer Traub, « A szellemek háborúja » [La guerre des esprits], in Stephan Burgdorff & Klaus Wiegrefe, *Az első világháború, op. cit.*, p. 46-47 ; Martha Hanna, « Introduction », in *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Harvard University Press, 1996, p. 9-10 et 108-109.

55. Voir par exemple le *Deutsche Kultur und Ausländerei* de Ludwig Fulda (1916) qui aurait introduit dans le traité de paix que l'Angleterre cédait formellement Shakespeare à l'Allemagne. Voir Rainer Traub, « A szellemek háborúja », art. cit., p. 49.

56. Zseni Várnai, « Élet, szabadság » [Vie, liberté], *Népszava*, 94, 8 avril 1917, p. 2.

lution française où « démocratisation et impérialisation allaient de pair ». Et pour calmer les esprits, il ajoutait que si la Russie n'offrait pas encore « le miracle de la paix », elle était parvenue à réaliser un rêve millénaire. Il espérait qu'elle éviterait le scénario de la Révolution française, « un saut dans l'obscurité⁵⁷ ». L'historien Henrik Marczali mit en garde les idéalistes dans la revue conservatrice *Magyar Figyelő*. « La résurrection de la nation russe », loin d'apporter la paix, allait aggraver les souffrances du peuple comme cela s'était produit après la Révolution française. Mais il se montrait optimiste sur le long terme : le peuple russe avait vaincu la terrible bureaucratie et en poursuivant son éducation il allait devenir une part précieuse de l'humanité. Après la révolution bolchevique, certains intellectuels socialistes pointèrent les analogies historiques avec la Révolution française. En mai 1918, à l'occasion du centenaire de la naissance de Marx, le social-démocrate Zsigmond Kunfi établit ce parallèle⁵⁸.

L'écrivain humoriste Frigyes Karinthy, membre de la revue *Nyugat* comme Ignotus ou Hatvany, exprima très tôt son pessimisme⁵⁹ : la Révolution russe ne pouvait pas ignorer les leçons de la Révolution française et au lieu de se perdre en discours, elle devait garantir « la liberté humaine ». Il créa un jeu de mots avec le terme *duma* – le « parlement » russe –, qui signifiait « blablabla » en argot hongrois. Son ami, l'écrivain Dezső Kosztolányi, qualifiait la Révolution de « miracle », mais soulignait que c'était un saut immense dans l'inconnu, comme en témoignait l'oxymore « République russe⁶⁰ ». Tandis que le conservateur Jenő Rákosi reprochait à la nouvelle Russie de faire un « trop grand saut⁶¹ » et considérait avec scepticisme l'expression de « République russe ». Dans l'éditorial du 1^{er} avril, il manifestait son incrédulité⁶² face aux admirateurs hongrois « ignorants et étourdis » qui avaient oublié

57. Ignotus, « Demokrácia » [Démocratie], *Világ*, 123, 13 mai 1917, p. 1-2.

58. Zsigmond Kunfi, « Marx », *Szocializmus*, 5 mai 1918, p. 257-283.

59. Frigyes Karinthy, « Az új forradalom » [La nouvelle révolution], *Pesti Napló*, 76, 18 mars 1917, p. 3.

60. Dezső Kosztolányi, « Orosz köztársaság » [République russe], *Nagyváradai Napló*, 20 mars 1917, p. 2.

61. [Jenő Rákosi] (éd.), « Orosz köztársaság » [République russe], *Budapesti Hírlap*, 83, 27 mars 1917, p. 1.

62. [Jenő Rákosi] (éd.), « A forradalom dicsőítése » [La glorification de la Révolution], *Budapesti Hírlap*, 88, 1^{er} avril 1917, p. 1-2.

l'exemple de Rome et de la Révolution française. Selon lui, une nouvelle forme de tyrannie allait surgir et c'était un mauvais exemple pour la Hongrie, qui était un État de droit. Il insistait aussi sur le sang versé par les révolutions en général, un argument souvent brandi par les partis conservateurs, sans mentionner les lourdes pertes et les violences massives survenues dans l'histoire lors des conflits précédents et pendant la Première Guerre mondiale⁶³.

Les revues catholiques ultraconservatrices, traditionnellement hostiles à toute révolution, furent les plus réticentes à l'égard de celle de Février. Károly Burián, la plume acerbe de *Magyar Kultúra* (Culture hongroise), revue congrégationniste et antisémite, vilipenda l'attitude de ses compatriotes face aux événements russes⁶⁴. Dès cette époque, les catholiques ultraconservateurs concentraient leurs attaques sur les ennemis de l'intérieur : Burián dénonçait l'hypocrisie de *Világ*, « journal franc-maçon », qui d'un côté condamnait la guerre mais de l'autre incitait à la folie meurtrière de la Révolution, préparant ainsi la victoire du « matérialisme racial ». Il exprimait en fait la peur éprouvée par les antisémites d'une montée en puissance des Juifs. De même, la nouvelle droite hongroise – partisane de la démocratisation, indépendantiste (antiautrichienne) et antisémite à partir de 1916 – restait sceptique par rapport à la paix (fait rare dans l'intelligentsia hongroise). Dans *Új Nemzedék* (Nouvelle Génération), le critique Marco considérait le nouveau pouvoir comme le fruit « d'un coup d'État libéral importé en Russie⁶⁵ » et affirmait que le peuple russe haïssait les idéologies étrangères, incarnées le plus souvent par les Juifs. Une idée qui allait prendre de l'ampleur dans la revue au moment de la révolution bolchevique.

Se féliciter de la vague révolutionnaire en Europe ?

L'idée d'une vague révolutionnaire était très répandue chez les intellectuels hongrois progressistes : « La chute du féodalisme russe sera suivie de celle des systèmes hongrois, prussien, roumain et

63. Niall Ferguson, « Bevezetés » [Introduction], in *Id.*, *A világ háborúja. A gyűlölet évszázadának története*, Budapest, Scolar, 2006, p. XXXIV.

64. B. K. [Károly Burján], « Forradalmi biztatások » [Encouragements révolutionnaires], *Magyar Kultúra*, 7, 5 avril 1917, p. 329-330.

65. Marco [László Márkus], « Főljegyzések. Orosz álmok, orosz valóságok » [Notes. Rêves russes, réalités russes], *Új Nemzedék*, 12, 25 mars 1917, p. 196-197.

turc » et « les anciennes forteresses corrompues tomberont les unes après les autres en Europe centrale pour céder la place au progrès démocratique et aux droits des minorités », déclarait Oszkár Jászi. Cet espoir supposait une extension du droit de vote en Allemagne : *La forêt de Birnam s'en est allée* [...] « vers Budapest et Bucarest⁶⁶ ». De même, à la fin du mois de mars, le journaliste Imre Déri notait dans *Világ* que la guerre avait provoqué partout en Europe « une immense vague libérale et démocratique » qui se répercutait aussi sur les évolutions démocratiques allemandes et donnait aux Hongrois une nouvelle impulsion⁶⁷. Le journaliste libéral Zoltán Szász partageait cette idée : la démocratie s'étend jusque dans les pouvoirs centraux, avec la promesse du droit de vote prussien, la nécessité d'une transformation parlementaire, les propositions de Charles IV au Premier Ministre hongrois István Tisza. Cependant « tandis qu'en Russie on parle d'un torrent printanier, on ne sent ici qu'une douce brise⁶⁸ ». Szász posa ainsi la question : la Monarchie n'est-elle pas « l'état le plus rétrograde » du monde actuel ? Lajos Bíró, écrivain-journaliste progressiste, compara la chute du tsarisme à celle de Tisza, à la tête du Parti du travail au pouvoir depuis 1910⁶⁹, en espérant la généralisation du droit de vote. Après la chute du gouvernement de Tisza en mai 1917, Ignópus mit en garde sur le risque d'anarchie et le pouvoir de la rue, qui menaçaient les libertés acquises ; un phénomène qui rendait d'autant plus nécessaire l'élargissement des droits en Hongrie⁷⁰.

Les sociaux-démocrates – dirigeants et intellectuels – s'intéressaient de près à la vague révolutionnaire. Se considérant comme « dominés », ils se sentaient concernés par les bouleversements russes qui étaient dirigés contre les « dominants » – absolutistes et impérialistes, jugés comme les plus dangereux par Marx et Engels.⁷¹ En réalité, cette préoccupation des dirigeants du parti social-démocrate hongrois face aux événements russes allait de pair

66. *Ibid.*

67. Imre Déri, « Hogy látják Berlinben az orosz forradalmat ? » [Comment la Révolution russe est-elle vue de Berlin?], *Világ*, 83, 27 mars 1917, p. 1-2.

68. Zoltán Szász, « Az entente lefegyverzése », art. cit., p. 1.

69. Lajos Bíró, « Sorsdöntő napok » [Journées décisives], *Világ*, 148, 12 juin 1917, p. 1.

70. Ignópus, « Például », *Világ*, 149, 13 juin 1917, p. 1.

71. Lajos Varga, *Háború, forradalom, szociáldemokrácia Magyarországon (1914-1919)*, op. cit., p. 98.

avec le scepticisme que la situation hongroise leur inspirait. Ils saluaient les possibilités de paix⁷², comme les écrivains, les intellectuels et les politiciens. Pendant le congrès d'avril 1917, ils annoncèrent leur intention de populariser les idées de réformes dans la société hongroise, compte tenu de la nouvelle situation créée par la Révolution russe. Dans le même temps, ils étaient prêts à se battre avec leurs armes de parlementaires pour l'élargissement du droit de vote⁷³. Le socialiste Péter Ágoston, qui était juriste et enseignant, déplorait dans son journal la « realpolitik » des dirigeants du parti⁷⁴.

À l'été 1917, ces mêmes écrivains et intellectuels progressistes considéraient que la nouvelle Russie n'était pas responsable de la poursuite de la guerre : en effet, soucieuse de respecter ses engagements envers ses Alliés, elle avait rejeté l'idée d'une paix séparée, et s'était maintenue sur le front galicien entre juin et juillet⁷⁵. Ainsi, le journaliste Zoltán Szász se consolait en affirmant que la paix « est le fruit d'un effort long et incessant » et que les nouvelles de guerre sont désormais occultées par les discours et les actions en faveur de la paix⁷⁶. Il proposait de mener une stratégie de paix – une guerre contre la guerre – à l'instar des Russes qui donnaient l'exemple aux autres peuples.

***Mittleuropa* ou Europe : l'influence de la Révolution russe**

L'idée de *Mittleuropa*⁷⁷, conçue par le penseur libéral allemand Friedrich Naumann en 1915, avait pour objectif de mettre en place une coopération économique et culturelle en Europe centrale sous tutelle allemande. Au printemps 1916, elle eut un fort écho en Europe et dans la partie hongroise de la Monarchie. C'était une réinterprétation de la révolution de Février : malgré un immense soulagement ouvrant la voie à un rapprochement avec la Russie,

72. *Ibid.*, p. 97-98.

73. *Ibid.*, p. 95-96.

74. Idézi Lajos Varga, « A Nagy Októberi Szocialista Forradalom és a Magyarországi Szociáldemokrata Párt » [La grande révolution d'Octobre et le Parti social-démocrate hongrois], p. 59, in http://acta.bibl.u-szeged.hu/11945/1/tudszoc_007_057-074.pdf

75. Tibor Hajdu & Ferenc Pollmann, *A régi Magyarország utolsó háborúja*, *op. cit.*, p. 285.

76. Zoltán Szász, « Békesztratégia » [Stratégie de paix], *Világ*, 201, 12 août 1917, p. 9-10.

77. Ignóty, « Mitteleuropa s az orosz forradalom » [Mitteleuropa et la Révolution russe], *Világ*, 102, 18 avril 1917, p. 1-2.

Ignotus conseillait de rester fidèle à « la conception allemande ». La tâche de « nos amis allemands et autrichiens » est de prendre le modèle russe et de « mettre en place les mêmes libertés à l'intérieur de leurs frontières ». Il pensait que les « États-Unis européens » pourraient être élargis aux « États-Unis d'Eurasie ». Jászi, autre défenseur d'une intégration des pays d'Europe centrale⁷⁸, en tira des conséquences opposées : « La crise miraculeuse de la Révolution russe a profondément bouleversé la carte européenne », par conséquent la *Mitteleuropa* a perdu son actualité, il est désormais inutile de construire une digue. Au contraire, l'Europe centrale est devenue « le foyer de la politique réactionnaire » entre les démocraties de l'Ouest et de l'Est. Zoltán Szász espérait que les Russes allaient créer une « Suisse Sarmate » – une préfiguration de « la Suisse de l'Est » élaborée par Jászi en 1918 afin de maintenir la cohésion de la Monarchie.

Au contraire, le jeune écrivain Ervin Sinkó, sympathisant des avant-gardes, écrivit dans son journal intime que la révolution de Février était le début de la révolte des Slaves *contre et pour* l'Europe, qui aboutirait à « une métamorphose du continent inattendue et colossale⁷⁹ ». Il opposait ainsi la « Russie éveillée » à « l'Europe fatiguée⁸⁰ » faisant écho aux idées spengleriennes qui circulaient alors ; cette idée revint dans les notes de son journal du printemps 1917⁸¹. Ervin Sinkó, issue d'une famille juive hongroise de la Voïvodine (territoire où Hongrois et Serbes vivaient ensemble) attribuait un rôle messianique aux Slaves en ce printemps 1917. Il rejoignit le groupe des socialistes révolutionnaires, puis le mouvement communiste hongrois un an plus tard, à la suite de la défaite militaire. Cependant, ces idées n'avaient pas pris en compte la nouvelle orientation de la diplomatie française qui allait s'avérer durable : la disparition de l'alliance franco-russe et la crainte du bol-

78. György Litván, *Szabó Ervin. A szocializmus moralistája* [Ervin Szabó. Le moraliste du socialisme], Budapest, Századvég, 1993, p. 204.

79. Ervin Sinkó, « Szabadkai Napló, 1917 (Palics-fürdő, 16 mars 1917) » [Journal de Szabadka 1917], in Farkas József & László Illés (éd.), *Az út – Naplók, 1916-1939*, Budapest, Akadémiai, 1990, p. 60-61.

80. *Ibid.*, (Palics-fürdő, 15 mars 1917), p. 60.

81. *Ibid.*, (Palics-fürdő, 26 mars 1917), p. 62.

chevisme conduisirent la France à s'allier aux futurs États d'Europe centrale contre les Russes et les Allemands⁸².

Gorki vu par les écrivains hongrois en 1917

Il était crucial pour les écrivains progressistes de définir leur place dans le processus révolutionnaire. Dans la pensée de l'avant-guerre, le socialisme et la révolution étaient considérés comme nécessaires à l'épanouissement de la culture et des arts. La rumeur de la nomination de Maxime Gorki au poste de ministre des Arts⁸³, après l'abdication du tsar, illustre ces attentes dans *Világ*. Gorki, « cet esprit courageux et ironique », défenseur des paysans et des ouvriers et d'un art populaire à leur service, allait devenir le « dictateur des arts ». Les plus optimistes en concluaient que le dernier obstacle était levé sur le chemin de la prise du pouvoir par les intellectuels et les artistes. Ces derniers allaient devenir « la tête du gigantesque corps russe », et « après les efforts sanglants et sauvages du corps et des muscles, voici venue la renaissance du cerveau, du savoir et de l'art ». L'exemple de Gorki symbolisait cette marche des intellectuels et des ouvriers vers le pouvoir. Deux mois plus tard, le tournant social-démocrate de Gorki fut également analysé par *Világ*⁸⁴.

Les rumeurs sur la nomination de l'écrivain en tant que ministre intriguaient les intellectuels hongrois venus d'horizons différents : la revue *Erdélyi Szemle* (Revue de Transylvanie) la comparait à celle de Zoltán Ambrus au poste du directeur du théâtre national, les considérant comme un signe de « la nouvelle morale⁸⁵ » de l'époque. Ignotus en tira une leçon pour les hommes d'esprit : « Il faut vouloir et oser l'utopie pour qu'elle devienne *realpolitik*. [...] »

82. John Lukacs, « A magyar katasztrófa: az első világháború » [La catastrophe hongroise : la Première Guerre mondiale], in Béla Thomka (éd.), *Az első világháború következményei Magyarországon, op. cit.*, p. 38.

83. Anonyme, « Gorkij, a szépművészetek minisztere » [Gorki, ministre des Arts], *Világ*, 80, 21 mars 1917, p. 1. C'est Henrik Guttman, le reporter de *Világ* à Stockholm, ville en contact télégraphique direct avec Saint-Pétersbourg, qui a transmis cette nouvelle.

84. Anonyme, « Gorkij és Alexrod. A hivatalos orosz szociáldemokrácia kialakulása » [Gorki et Alexrod, la formation de la social-démocratie russe officielle], *Világ*, 128, 19 mai 1917, p. 1.

85. László Nagy, « Ambrus és Gorkij » [Ambrus et Gorki], *Erdélyi Szemle*, 1^{er} avril 1917, p. 110.

L'utopie aujourd'hui est la politique réelle de demain⁸⁶ ». Les intellectuels russes, incarnant la « religion de la culture » dans la Russie tsariste, apportèrent un soutien unanime à la révolution de Février. Cette étape pouvait être perçue comme une première tentative pour définir le nouveau système social⁸⁷ – un modèle capable de transformer la société hongroise. Cependant cette représentation ancienne évoluait dans la Russie révolutionnaire, comme le note Dezső Kosztolányi en octobre 1917 : « Les écrivains russes se sont toujours présentés au public européen avec leur fardeau *national*. Ils ressemblaient à des enfants farouches et précoces, au teint pâle, éduqués à coup de verges et d'injures. Leur âme blessée résonnait des plaintes étranges des infortunés. [...] À présent, ils sont lavés et peignés, ils se nourrissent de pain au lait, même s'ils baignent encore, il est vrai, dans le sang de leurs héros. Heureux soient-ils, ils pourront bientôt reprendre la plume dans le jardin d'Éden ; mais je crains pour ceux qu'on avait tant aimés jadis⁸⁸ ». Plus tard, lorsqu'on apprit que Gorki s'était montré critique envers les bolcheviks au pouvoir⁸⁹, certains écrivains hongrois voulurent le renvoyer avec toute l'intelligentsia dans sa tour d'ivoire : « Qu'il reste écrivain sans s'occuper de politique, car il n'a aucune compétence en la matière⁹⁰ ».

La révolution d'Octobre

La Russie bolchevique était devenue un sujet d'inquiétude pour les Alliés, mais elle représentait une chance de paix aux yeux des pouvoirs centraux (ce qui explique que les Allemands aient toléré la

86. Ignóty, « Utópia s realpolitika » [Utopie et realpolitik], *Világ*, 109, 26 avril 1917, p. 1-2.

87. Ezerkilenszáztizenhét. « Az orosz intelligencia és a forradalom. Szénási Sándor beszélget Szilágyi Ákossal » [L'Intelligentsia russe et la Révolution. Interview avec l'historien littéraire Ákos Szilágyi], *Aetas*, 1, 1991, p. 153.

88. Dezső Kosztolányi, « Orosz írók » [Écrivains russes], *Pesti Napló*, 261, 21 octobre 1917, p. 2.

89. Anonyme, « Maximalista lázadás Oroszországban » [Révolte maximaliste], *Világ*, 271, 2 novembre 1917, p. 6.

90. Vidor Elek, « Gorkij Leninék ellen » [Gorki contre Lénine], *Huszadik Század*, 1918, p. 58.

presse et la propagande bolcheviques⁹¹). Le journal progressiste *Világ* parlait « du coup d'État des maximalistes », mais remarquait que les bolcheviks bénéficiaient du soutien de la société en raison de leur autorité morale et de leur désir de paix⁹². Le quotidien social-démocrate *Népszava* met en avant les similitudes avec la Révolution française tout en soulignant les remaniements rapides du pouvoir. L'écrivain Ferenc Móra salua dans *Szegedi Napló* « la révolution de la paix » comme la plus grande nouvelle depuis l'éclatement de la guerre, une grâce selon lui pour l'humanité condamnée à sa propre perte. Ainsi, la prise du pouvoir par les bolcheviks n'apparaissait pas comme un événement bouleversant ; on espérait qu'elle pourrait mettre fin à la guerre. Quant aux élites au pouvoir en Autriche-Hongrie (tout comme en Allemagne), elles attendaient de la nouvelle Révolution russe un tournant décisif sur les fronts (au lieu de recourir à leur diplomatie et de compter sur une hypothétique défaite)⁹³.

Or, si les premières réactions des écrivains et intellectuels hongrois face à Octobre 1917 sont motivées par les espoirs de paix, elles trahissent aussi une désorientation générale. Les opinions exprimées sont moins diversifiées que celles relatives à la révolution de Février. Les écrivains et les intellectuels conservateurs libéraux, appartenant à la nouvelle droite, de même que les catholiques se méfiaient de la révolution bolchevique, mais ils divergeaient sur deux points : l'espérance d'une paix prochaine et la question anti-sémite. Chez les écrivains progressistes, qui connaissaient mal la nature du mouvement bolchevique, la révolution d'Octobre suscita toute sorte de fantasmes et les amena à revoir leur programme social. Ainsi, Oszkár Jászi envisageait la possibilité d'un « communisme de phalanstère », il voulait actualiser le programme des radicaux sous l'impulsion des événements russes « à l'aide des forces orientées vers le progrès de l'humanité⁹⁴ » et en faveur de « la classe

91. Péter Bihari, 1914. *A nagy háború száz éve. Személyes történetek* [La Grande Guerre il y a cent ans. Histoires personnelles], Budapest, Pesti Kalligram, 2014, p. 356.

92. Anonyme, « Pétervárott győzött az új forradalom » [La nouvelle révolution a triomphé à Pétersbourg], *Világ*, 277, 9 novembre 1917, p. 1.

93. Tibor Hajdu & Ferenc Pollmann, *A régi Magyarország utolsó háborúja*, *op. cit.*, p. 292.

94. Oszkár Jászi, « A radikalizmus történeti alapjai » [Les racines historiques du radicalisme], *Világ*, 283, 16 novembre 1917, p. 2.

moyenne travailleuse⁹⁵ ». Mais Jászi se démarquait du mouvement bolchevique qui poursuivait un combat de classes au nom du prolétariat.

D'autres se radicalisèrent : le journaliste Ödön Gerő, lui aussi radical bourgeois, salua la révolution bolchevique comme un véritable tournant démocratique, résultant de la prise du pouvoir par le peuple, face à « la révolution formelle, truquée et impérialiste » de Février⁹⁶. Il appelait les pouvoirs centraux à « s'unir à la Révolution russe pour obtenir la paix ». Il commentait la mobilisation de l'Entente avec des mots presque identiques à ceux du conservateur Jenő Rákosi qui fustigeait lui aussi les démocraties occidentales mais sur une autre base idéologique. Selon Gerő, la Révolution russe « reniait la guerre de la démocratie formelle ». En 1917-1918, les sociaux-démocrates y voyaient surtout des forces neuves et certains d'entre eux voyaient la Russie comme une nouvelle Terre promise, un modèle pour les autres pays. Ces divergences entre les dirigeants et les intellectuels du Parti non seulement persistaient mais se creusaient encore : les polémiques tournaient autour du contenu marxiste des actions des bolcheviks.

Les écrits personnels relatifs à la révolution de Février laissent percevoir une émotion qui ne se manifeste pas aussi clairement dans les autres publications : Menyhért Lengyel, dramaturge et écrivain de *Nyugat*, résidant en Suisse, nota dans son journal qu'entre « l'abdication du tsar au printemps et la prise du pouvoir par Lénine à l'automne, le monde fut témoin du plus grand progrès de l'histoire » et que sa libération avait commencé⁹⁷. Les poèmes de circonstance, moins nombreux il est vrai qu'au printemps 1917, étaient tout aussi enflammés : dans son poème de Noël, le journaliste et traducteur Árpád Pásztor voyait en Lénine « un nouveau Christ », apportant paix et fraternité⁹⁸. Une telle analogie n'était pas sans précédent dans les mouvements de gauche dont le langage révélait une sorte de christianisme séculaire ; mais chez Pásztor elle s'explique aussi par le « messianisme révolutionnaire, en vogue

95. Oszkár Jászi, « A radikalizmus aktuális feladatai » [Les tâches actuelles du radicalisme], *Világ*, 271, 2 novembre 1917, p. 1-2.

96. Ödön Gerő, « Trockijék és Hertlingék » [Les Trotski et les Hertlings], *Világ*, 278, 10 novembre 1917, p. 1.

97. Tibor Hajdu & Ferenc Pollmann, *A régi Magyarország utolsó háborúja*, *op. cit.*, p. 116-117.

98. Árpád Pásztor, « Lenin » [Lénine], *Az Est*, 316, 25 décembre 1917, p. 6.

dans les cercles de gauches et parmi les idéalistes », et très répandu aussi chez les Juifs (ce qui provoqua une montée de l'antisémitisme)⁹⁹.

Lajos Hatvany se considérait en décembre 1917 comme un « optimiste sceptique » : « Peut-on croire à la République russe ? N'est-elle pas le fait d'aventuriers qui ouvrent la voie à un nouveau tsarisme et à un militarisme russe ? Ne faut-il pas s'attendre à un affrontement sans précédent¹⁰⁰ ? ». Quelques mois plus tard, en février 1918 il s'en prit à Trotski, lui reprochant de « secouer notre société avec une violence sanglante ». Dans le même temps, il prit ses distances avec d'« anciens États militaires », en soulignant la nécessité d'une démocratie¹⁰¹. Les mots de Lajos Biró, écrivain et journaliste du quotidien *Világ*, résument l'état d'esprit des écrivains et des intellectuels hongrois qui espéraient, non sans éprouver quelques doutes, que les événements d'Octobre conduiraient à une démocratisation : « Une étoile dansante naîtra-t-elle de ce chaos ? », se demandaient-ils en paraphrasant Nietzsche. « Le nouveau pouvoir sera-t-il capable de sauver la Russie libre ? Ou bien un Napoléon russe sera-t-il à l'origine de nouvelles crises¹⁰² ? » C'est justement pour éviter une crise d'ampleur que Biró se hâtait de préparer la paix.

Dostoïevski : une clé pour quels changements ?

En 1917 et 1918, les revues littéraires *Nyugat* ou *Esztendő* (Année)¹⁰³ n'étaient pas tant des organes de réflexion consacrés à la nouvelle Russie que les plateformes d'un questionnement sur les relations entre la littérature et la révolution, comme en témoigne le

99. Péter Bihari, 1914. *A nagy háború száz éve. Személyes történetek*, op. cit., p. 412.

100. Lajos Hatvany, « Még csak hét nap » [Sept jours seulement], *Pesti Napló*, 303, 9 décembre 1917, p. 1-2.

101. Lajos Hatvany, « A rendről és egyebekről » [Sur l'ordre et d'autres sujets], *Pesti Napló*, 29, 3 février 1918, p. 1-2. L'article a été lu en public par le ministre de la Justice, Vilmos Vázsonyi, devant le Parlement pour attester le caractère atténué de la censure. Voir Lajos Hatvany, *Szemnélküli János. pacifista írások*, op. cit., p. 181.

102. Lajos Biró, « Háború és béke » [Guerre et Paix], *Világ*, 25 novembre 1917, p. 1-2.

103. Revue fondée par Lajos Hatvany au début de l'année 1918.

nombre de publications portant sur Dostoïevski¹⁰⁴. Avant la guerre en Hongrie¹⁰⁵, l'écrivain russe était beaucoup lu, mais sa popularité s'accrut encore pendant la guerre de 1914-1918. Lajos Hatvany consacra plusieurs articles à Dostoïevski : en avril 1917 dans *Pesti Napló* (Journal de Pest), puis début 1918 dans sa revue *Esztendő*, rivale bienveillante de *Nyugat*. Au printemps 1917, il s'était tourné vers les écrivains russes¹⁰⁶ pour tenter de comprendre les conséquences de la révolution de Février. Au début de l'année 1918, il publia une étude intitulée *Dostoïevski, le bolchevik*, qui tentait de mettre en avant le rôle de l'écrivain en tant que prophète de la révolution d'Octobre.

Cependant, l'instrumentalisation politique de Dostoïevski pendant la Première Guerre mondiale est en réalité antérieure à 1917. La stratégie du professeur allemand Alfred Weber¹⁰⁷ avait eu un certain écho en Hongrie¹⁰⁸ : elle encourageait une réflexion sur le processus de décomposition de la Russie tsariste et des Slaves. Dostoïevski, en tant que prophète du panslavisme, fut présenté par Weber comme un repoussoir. L'adaptation au théâtre en juin 1918 de *Crime et Châtiment* à Budapest par l'Allemand Leo Bilinski sous le titre « Raskolnikow » était, selon le critique de l'hebdomadaire *Pesti Futár* (Courrier de Pest), une interprétation cynique des idées de l'écrivain russe¹⁰⁹. Ce dernier devint aussi une référence connotée négativement dans les milieux intellectuels hongrois proches du pouvoir. Dans la revue académique *Budapesti Szemle*, il était considéré comme une figure du panslavisme au moment de la capitulation bolchevique : « Ce front de l'Est n'est plus le front de Dostoïevski ; il est dangereux d'un point de vue militaire, mais il ne repose pas

104. Voir Mihály Szegedy-Maszák, « A Nyugat és a világirodalom » [La revue *Nyugat* et la littérature mondiale], *Alföld*, 5, 1999, p. 62. L'auteur y voit un « signe d'adaptation à la situation politique » de la part des revues.

105. Voir par exemple János Bartalis, *Az, aki én voltam. Önéletrajzi visszaemlékezés* [Celui que j'étais jadis. Souvenirs autobiographiques], Bucarest, Kriterion, p. 75.

106. Lajos Hatvany, « Rómától Moszkváig » [De Rome jusqu'à Moscou], *Pesti Napló*, 8 avril 1917.

107. Sociologue, économiste et théoricien de la culture, frère de Max Weber.

108. Jenő Varga, « Gondolatok a németiség hivatásáról » [Pensées sur la vocation des Allemands], *Huszadik Század*, 1, 1916, p. 134.

109. [Sándor Nádas], « Raskolnikow », *Pesti Futár*, 533, 7 juin 1918, p. 11-12.

sur le principe de l'union et ne peut avoir d'influence sur l'évolution des valeurs de l'histoire universelle. À partir de Brest-Litovsk, le front de l'Est se confond avec celui de l'Entente, mais les motifs slaves sont mis en sourdine¹¹⁰ ». Dans *Katholikus Szemle* (Revue catholique), l'écrivain russe était considéré comme le porte-parole des intérêts de l'impérialisme russe¹¹¹. Károly Burján, journaliste congrégationniste s'intéressait uniquement à sa dimension religieuse : « Que reste-t-il du grand Russe sans le chrétien ? » – c'est ainsi qu'il apostropha ses lecteurs¹¹². Les partisans de la démocratisation lui attribuaient surtout un rôle de commentateur dans les changements de 1918. En septembre, le journaliste Zoltán Szász se réjouissait de voir tomber les « frontières intellectuelles » et d'assister à « l'invasion » de la littérature russe sur le marché hongrois, ce qui augmenta encore le prestige de cette littérature¹¹³. Il est temps, soulignait-il, de faire « une percée de Gorlice sur le front des écrivains de théâtre à Pest ».

Conclusion

Les deux révolutions eurent une influence considérable et immédiate sur les idées mais aussi sur les rapports de force dans la vie intellectuelle hongroise. Deux exemples illustrent cette tendance. À la suite de la censure du poème pacifiste intitulé « Fortissimo » de Mihály Babits, auteur de *Nyugat*, le 6 mars 1917, l'enquête lancée contre lui fut suspendue et resta sans suite, contrairement à ce qui s'était produit un an et demi auparavant, à l'automne 1915¹¹⁴. À l'inverse, en décembre 1917, Babits allait être élu membre de la très académique société littéraire Petőfi avec l'aide de l'écrivain Ferenc Herczeg, proche de Tisza. Les révolutions russes auront aussi un impact sur les avant-gardes hongroises : cinq écrivains, aspirant à une subordination de la littérature à la politique, quitteront le

110. Lajos Leopold, « Magyarország keleti frontja I » [Le front de l'Est de la Hongrie], *Budapesti Szemle*, 502, vol. 176, 1918, p. 46.

111. György Balanyi, « Imperializmus és világháború I » [L'Impérialisme et la Première Guerre mondiale], *Katholikus Szemle*, 8, 1918, p. 685.

112. B. K. [Károly Burján], « Az új zsidó divatregény » [Le nouveau roman juif à la mode], *Magyar Kultúra*, 17, 1918, p. 198.

113. Zoltán Szász, « Orosz darabok » [Pièces russes], *Színházi Élet*, 1er-8 septembre 1918, p. 1.

114. Auparavant il avait été villipendé en raison d'un autre poème pacifiste, paru dans *Nyugat* en août 1915, en lien avec la campagne de diffamation contre l'icône moderniste Endre Ady en 1915 et 1916.

journal avant-gardiste *Ma* (Aujourd'hui) de Lajos Kassák en novembre 1917 pour rejoindre les socialistes révolutionnaires et créer le mouvement communiste à la fin de 1918¹¹⁵. Enfin, les deux révolutions eurent des conséquences bien plus importantes que la paix attendue par tous : elles mirent fin aux incertitudes occidentales sur l'avenir de la Monarchie ; en effet, l'Entente avait perdu son plus important allié à l'Est et les nouveaux contours de la future *Mittleuropa* commençaient à se dessiner¹¹⁶.

Université János Kodolányi, Budapest

115. Lajos Kassák, « A magyar avantgard három folyóirata » [Les trois revues des avant-gardes hongroises], *Helikon*, 2-3, 1964, p. 239.

116. Ignác Romsics, « A nagyhatalmak és az Osztrák-Magyar Monarchia felbomlása », in Béla Thomka (éd.), *Az első világháború következményei Magyarországon, op. cit.*, p. 33.